



Dominique de Miscault
ddemiscault@gmail.com
www.dominiquedemiscault.com
www.dominiquedemiscault.fr

*« L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ;
il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom : ce qu'il aime c'est l'incognito.
Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle ».*
Jean Dubuffet 1960

Lobanov c'est moi ! Oui mais non...

Alexandre Pavlovitch Lobanov (1924 – 2003) est passionnant à plus d'un titre :

Sa vie Sa maladie & Son œuvre Sa reconnaissance tout à la fin

N'est pas artiste qui veut, n'est pas fou qui veut, non plus

Si je suis une petite Française, aussi une artiste, si sur le fond, encore aujourd'hui, je ne revendique rien sinon le droit à être ce qui n'est pas tout à fait rien !... Je serai plutôt comme, il l'a été une poussière perdue au milieu des pierres oubliées. Grâce à ce passeur d'images qu'a été Alexandre Pavlovitch Lobanov, nous pouvons et devons embrayer sur d'autres voies...

Immergée depuis 1993 dans une Russie qui s'ouvrait et se cherchait et néanmoins démantelée mais pas vraiment... En janvier 1999, j'étais invitée à exposer au Musée des Beaux Arts de la ville de Iaroslavl qui dépend directement de Moscou.

Je vais vous raconter l'histoire d'Alexandre **Pavlovitch Lobanov** authentique figure d'art brut, telle que je l'ai vécue et découverte peu à peu. Je vais vous raconter, ce que j'ai connu de lui, dans l'atmosphère plus ou moins bon enfant d'Afonino, son lieu d'enfermement et de protection.

Aujourd'hui je peux encore affirmer qu'Alexandre Lobanov est la dernière grande découverte d'art brut.

Les plus grands représentants de cet art sont sans conteste : Ferdinand Cheval (le facteur Cheval), Aïse Corbaz, Henry Darger, Adolf Wölfli, Martha Grünewaldt, Augustin Lesage, Jeannot et son « Le Plancher de Jeannot » et enfin **Alexandre Pavlovitch Lobanov**.

Alexandre est devenu par son œuvre un vrai auteur d'art brut¹, dans la mesure où il est rentré dans ses

¹ **Le concept d'art brut a été inventé en 1945 par Jean Dubuffet.** Il aurait employé ce terme lors de son premier voyage en Suisse cette année-là avec Jean Paulhan, mais la première fois que l'expression apparaît c'est dans une

lettre qu'il adressa au peintre suisse René Auberjonois, le 28 août 1945. Dubuffet a inventé le terme Art Brut (dont il a quasiment "déposé" le brevet) pour désigner l'art produit par des non professionnels travaillant en dehors des normes

circuits. Je dirai plutôt que Lobanov tient sa notoriété rapide aux tenants actuels de cet art en France : Collectionneurs, souvent investisseurs avec lesquels je suis « en lien » distants et pour le moins circonspects. Madeleine Lommel (décédée en avril 2009), dite « la coiffeuse » par ces mêmes *notables*, représentait, avec l'un et l'autre de ses proches, **une exception**. Jusqu'à aujourd'hui je ne suis reconnue par eux ni comme artiste bien sûr, ni comme une femme libre, puisque je suis la fille aînée d'une grande psychotique... Je me suis battue pour elle, ma mère, comme je me bats pour Lobanov aujourd'hui, pour que son œuvre ne soit pas l'objet de tous les marchés insolites et underground dans ce no man's land largement entretenu, entre Est et Ouest.

Il n'en demeure pas moins que **cet art en marge** avait déjà été repéré dès le milieu du 19^e. Il a été valorisé par le bouillonnement intellectuel et artistique du début du 20^e qui a balayé l'Europe d'Est en Ouest. La Russie près révolutionnaire en était imprégnée (Karpov...). L'art naïf ou l'art de ses nombreuses ethnies suscitaient la plus vive curiosité chez les artistes et intellectuels. Vassili Kandinsky et son frère en ont été de passionnés tenants, mais c'est bien plus tard que Jean Dubuffet lui a donné une valeur marchande.

Personnellement, je pense que les plus étonnantes, énigmatiques et les plus merveilleusement *œuvres brutes* sont celles issues de la psychose (tout le reste peut être relégué et valorisé par l'outsider art dont le porte drapeau est Rawvision) . D'ailleurs qu'elle n'avait pas été ma surprise lors de Journées d'Automne de la SFPE (Société Française de psychopathologie de l'Expression et récemment d'Art Thérapie), d'entendre Le grand et vénérable Docteur Gaston Ferdière exprimer sa colère à l'égard de Dubuffet ² qu'il avait eu, disait-il

esthétiques convenues, restés à l'écart du milieu artistique, ou ayant subi une rupture sociale et psychologique suffisamment forte pour qu'ils se retrouvent totalement isolés et se mettent à créer. L'histoire de l'Art Brut est intimement liée à la vie de Dubuffet, et c'est avant tout l'histoire d'un collectionneur et d'un amateur passionné. L'Art brut regroupe des productions réalisées par des non - professionnels de l'art, indemnes de culture artistique œuvrant en dehors des normes esthétiques convenues (pensionnaires d'asiles psychiatriques, autodidactes isolés, médiums...). Dubuffet entendait par là un art spontané, sans prétentions culturelles et sans démarche intellectuelle. La fascination de Dubuffet pour la production picturale des malades mentaux, des prisonniers et des enfants l'amènera à développer un art dégagé de la sécheresse des codes bourgeois et de l'intellectualisme. Son travail et ses analyses se réclament souvent d'un art primitif, populaire ou enfantin : "Je suis un peintre du dimanche pour qui tous les jours sont des dimanche", déclarait-il.

² **Jean Dubuffet se vit Peintre (Le Havre 1901- Paris 1985)** Dubuffet naît au Havre, fils unique d'un important négociant en vins, Georges Dubuffet. En 1918, il se rend à Paris en compagnie de son fidèle ami Georges Limbour et suit les cours de l'Académie Julian qu'il quitte après six mois. Pendant six ans, il va chercher sa voie. Il se lie entre - autre à un groupe d'artistes de Montmartre et en 1922, il rencontre André Masson, puis Raoul Dufy, Juan Gris et enfin Fernand Léger avec qui il se lie. En 1924, Dubuffet cesse de peindre et s'embarque pour l'Amérique du Sud où il effectue différents petits emplois sur des chantiers et pour une entreprise de chauffage. En 1925, il revient en France pour s'occuper de l'entreprise familiale pendant huit ans. En 1927, il se marie à Paulette Bret dont il aura une fille, et s'installe à Paris en 1929. En 1933, Dubuffet se remet à la peinture, il divorce. Il épouse en 1937 Émilie Carlu dite "Lili". Son négoce, puis la guerre, auront raison de son activité plastique jusqu'en 1942, où il peut enfin se plonger totalement dans la création. En 1944 a lieu sa première exposition personnelle à la Galerie René Drouin. En 1945, il mentionne pour la première fois le terme d'Art brut, et rencontre son galeriste new-yorkais Pierre Matisse. En 1947, Michel Tapié devient son marchand et une première exposition d'Art brut est organisée, sous l'appellation de "Foyer de l'Art Brut". 1948 : Il fait une importante exposition personnelle à New York et se rapproche des surréalistes par le biais d'André Breton, avec qui il entame des échanges passionnés au sujet de l'Art brut... En 1949, une grande exposition collective est organisée à la galerie Drouin (avec 200 oeuvres et 63 auteurs), et Dubuffet signe "L'art brut préféré aux arts culturels". Découverte des mies de pain du Prisonnier de Bâle et exposition Wölflli. **1971 est une date charnière pour les collections d'art brut**. Dubuffet ayant décidé d'en faire don (ce qui amènera la dissolution définitive de la Compagnie de l'art brut), c'est finalement la ville de Lausanne qui aménage le Château de Beaulieu pour y accueillir les oeuvres, dans le pays où tout avait commencé En 1975, les oeuvres y seront transférées et l'inauguration

comme patient... Est ce à dire qu'une œuvre n'acquerrait une renommée qu'au regard du marché ?

Par quelles autres pirouettes, Alexandre Pavlovitch Lobanov s'est-il retrouvé enterré dans le carré des grands hommes du cimetière de Iaroslavl ? Avec sur sa pierre tombale, bien en évidence le cigle d'une association *improbable* par sa confusion, INYE (Lobanov n'a rien à voir avec le club " Izoterra " qui opère au sein de l'hôpital de Iaroslavl - pas plus qu'avec la collection devenue *personnelle* du Dr V. Gavrilov, à cause de Lobanov et Kaliakine)...



Alexandre Lobanov naît le 30 août 1924 à Mologa, en Russie, petite ville qui sera engloutie progressivement à partir de 1940 par la mise en eau du barrage de Rybinsk (ces grands travaux du VPK - commandités par Staline dès 1932. Les travaux forcés étaient exécutés par les prisonniers des goulags de la Volga). Rybinsk, à la mort de Staline en 1953, est demeurée zone interdite jusqu'au début des années 1990, elle reste **aujourd'hui encore** marquée par le secret.

Les parents de Lobanov étaient sans doute des koulaks. Son père travaille au flottage du bois, il s'est remarié avec la mère de Lobanov dont il aura encore trois enfants. Alexandre est l'aîné de sa fratrie, son frère cadet et sa famille vivent encore à Iaroslavl et sa sœur au-delà de Rybinsk. Ils vénèrent, paraît-il, le Docteur Gavrilov qui a fait connaître leur infortuné et oublié grand frère, même par eux !

En 1937 (pense-t-on, mais où commence la légende orchestrée et bétonnée par V. Gavrilov ?) la famille de Lobanov se réfugie à Iaroslavl. **Alexandre était sourd et muet, à la suite d'une méningite contractée entre 3 et 5 ans, il ne peut plus être assumé par sa mère**, car il est extrêmement difficile et la vie dans la Russie en guerre, dure - il sera interné en 1945 puis déplacé à Afonino où il décèdera le 23 avril 2003 au matin. Après une période de grande violence, entre 1945 et 1964, aux yeux de l'entourage c'est le miracle... Pendant 20 ans Lobanov entre réalité bouleversante et inacceptable pour lui, le petit sourd et muet de Mologa engloutie, se débat, vocifère, se cloître, casse, oscillant entre des épisodes maniaques et abattements infinis...

Dès 1964, Alexandre se met et à *créer*, il dessine et en 1965 travaillera avec **Guénady Gérassimov** à qui on avait octroyé trois ouvriers dont Alexandre Lobanov enfin apaisé, **le chauffeur de l'hôpital** qui l'amènera à Iaroslavl se faire photographier. Guénady a 25 ans et Lobanov 41 ans. La mère de Lobanov peut mourir.

aura lieu le 26 février 1976 (sous l'appellation de Collection de l'art brut). Michel Thévoz en sera le conservateur du début jusqu'en 2001. Lucienne Peiry en devient la nouvelle directrice. Je n'ai eu affaire qu'à elle.



1965 et en 2008



Afonino³

Dans la vaste plaine russe à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Iaroslavl. Un village dont les centres sont un sovkhoze et un hôpital de campagne, celui de notre auteur. On y rentre par deux chemins distincts et les deux voies s'arrêtent là... ni murs, ni barrières. Un petit hôpital d'une centaine de lits, répartis dans deux bâtiments, le troisième étant réservé à l'Administration. Il y a une maison de bois bleue à deux niveaux. Au deuxième niveau une chambrée d'une dizaine de lits, dont les fenêtres ouvrent à l'Est. Côté Sud, le dernier lit contre le mur, tout à droite en entrant, celui d'Alexandre Pavlovitch Lobanov : lieu d'une vie, espace secret, protégé. Sous le lit, deux valises cadénassées aux pieds en fer.

Alexandre P. Lobanov ne sera vraiment reconnu qu'en juillet 1999, même si **à posteriori** Vladimir Gavrilov et autres marchands de rêves fabriquent une autre histoire et falsifient des documents et occultent les témoignages. Il acquiert en septembre 1999, pour ses 75 ans au Musée de Iaroslavl, une pension et un passeport. Guénady sera complice de la reconnaissance **de Lobanov au Musée de Iaroslavl en septembre 1999, quand enfin il reçoit sa retraite et un passeport.**

³ **Filmer Afonino**, en hiver comme au printemps ou en automne est incontournable. Un charme inouï s'en dégage. Aller à la découverte des souvenirs, visiter et l'hôpital et les maisons du personnel comme le sovkhoze etc.... serait merveilleux et en plus un moment de vérité sur la campagne ordinaire de la plaine russe avec ses grandes étendues à perte de vue ses gardiens de vaches à cheval et ses chasseurs, non loin de la capitale de la région, Iaroslavl. Ville millénaire de près de 600 000 ha, avec son industrie pétrochimique et ses oligarques, ses filatures de coton et de laine, ses touristes qui débarquent de la Volga, pour visiter ou admirer ses très nombreuses églises à majoliques et leurs fresques splendides, comme celle d'Elie ou les icônes ornées de perles et d'argent... Le pèlerinage à Toutaïëf...



*Il était là en septembre 1999 avec Guénady et moi déjà absente !
Pourtant Lobanov c'est une histoire russe et aussi française.*

Depuis, avec la reconnaissance sur le marché mondial et surtout le vide juridique qui entourent ce type d'expression, son œuvre est l'enjeu de bien des convoitises, dont je fais les frais.



**Mais ce n'est pas là que nous l'avons rencontré la première fois, en octobre 2000.
C'était dans une petite pièce, en face de la porte du dortoir, qui tenait lieu de salon.**

Depuis un peu plus d'un an et sans le savoir, je l'avais reconnu, **lui, mais je ne savais pas qui ni comment il était**, - à travers deux œuvres exposées parmi beaucoup d'autres mises en valeur. Je m'en souviens encore, c'était à l'occasion du premier Symposium INYE/SIPE en juillet 1999 que j'avais initié dès janvier et plutôt mal organisé de mon côté, car ce n'est pas mon métier ni dans mes compétences.



Les deux feuilles de papier, d'un format proche du A3 (42cm X 30 cm), étaient là, à plat et sans cadre, sur une table au milieu de la pièce du premier étage du Jazz Center tout neuf d'Igor Gavrillov, le frère aîné de Vladimir.

Les deux œuvres de Lobanov tranchaient. Inexorablement son travail fouillé, délicatement colorié attirait par ses nuances. Étonnant et remarquable art populaire à la limite d'un ailleurs. Je n'en savais pas plus, mais j'ai insisté pour faire venir quelques œuvres à l'occasion du Jubilé de psychiatrie au Palais des Congrès de Paris en juin 2000 dans le cadre de l'exposition organisée par la SFPE, à laquelle j'étais partie prenante auprès de Béatrice Chémama-Steiner.

Si les auteurs d'art dit brut ne savent pas qu'ils sont des artistes, moi je ne me rendais pas compte de la brèche que j'avais ouverte en cet hiver 1999 au Musée des Beaux Arts de la ville de Iaroslavl où j'exposai mon *travail* vietnamien, même pas un an après le décès accidentel de notre fille aînée !

18 mois plus tard, j'étais profondément émue sur la route qui nous menait à Afonino, le 10 octobre 2000. Nous étions quatre avec le chauffeur dans la voiture de Nadezhda Petrova, (alors directrice du Musée des Beaux arts de la ville et récemment promue femme de l'année), avec Vladimir Gavrilov et Bruno Decharme qui était venu me voir en juillet 2000 afin d'agrandir sa bien fraîche « collection ». J'ai pris des photos de Lobanov mais aussi de Monsieur Decharme en train de filmer. J'ai même filmé avec sa caméra. De retour dans ses pénates, le grand collectionneur fut rapidement frappé d'amnésie et m'insulta extrêmement grossièrement et violemment.

*Alexandre Lobanov surgissait là,
à la rencontre d'autres histoires intimes et dramatiques,
comme un cadeau du ciel*

J'étais vraiment heureuse et sereine dans cet endroit étroit, flanqué d'un large poêle mural blanc, dans le coin côté porte. Nous étions maintenant six avec Lobanov, le médecin, une infirmière avec son haut chapeau (de cuisinier de chez nous), plus **la caméra** qui n'avait été **autorisée qu'à des fins privées et scientifiques** !

Lobanov ouvrait ses valises et dévoilait ses secrets. Tandis que devant tant de richesses et de pauvreté, je détachais, en douce, ma chaîne en or que je pensais donner en sortant à l'infirmière dont la fraîcheur et le dévouement surprenaient dans l'atmosphère qui régnait maintenant dans la petite pièce. Mes deux acolytes se faisant offrir œuvres sur œuvres à qui mieux mieux. Ce n'était en fait qu'un processus en cours qui s'acheva deux ans plus tard bien avant la mort de Lobanov, faute de munitions ! Il était impératif aux yeux de ces deux messieurs, mais chacun pour soi et à qui roulerait l'autre, de **sauver** une œuvre, puisque le personnel de l'hôpital, en était, bien sûr, à leurs yeux, incapable. Il y eut une année... puis deux années...

La dernière fois que j'ai vu Lobanov, c'était à l'occasion d'une autre exposition, de nouveau au Musée de Iaroslavl. J'arrivais tout droit de Hanoi à la fin de mai 2002. Il faisait plutôt frais à Afonino, mais le soleil était doux et les lilas fleuris. J'ai photographié Lobanov, dehors devant la maison en bois bleue. Je lui ai prêté mon appareil de photo, il a aussi mimé ou singé c'est selon, les gestes impérieux de Vladimir Gavrilov, armant un fusil. Je n'ai jamais eu cette approche, mais je n'étais ni chez moi et ni dans mon pays et personne par qui me faire vraiment comprendre (Nina et Julia étaient déjà écartées). Simple témoin silencieuse, j'ai pris ce que m'offrait cette nouvelle rencontre. Mes visites suivantes à Afonino, ont été « volées » à l'autorité de V. Gavrilov dont j'avais enfin découvert le jeu à l'occasion de la publication du livre et de l'exposition à la Collection de l'art brut de Lausanne.

Dès la fin 2007 et début 2008, je découvrais une toute autre histoire...
Disons plutôt que les perspectives pointaient de vraies zones d'ombre
(cet épisode fera l'objet d'un article à part entière)

Aller et retour...de Paris à Afonino, septembre 2007 Aller et retour...de Paris à Afonino, décembre Aller et retour...de Paris à Afonino, janvier 2008 Aller et retour...de Paris à Afonino, de part et d'autre de la route... du Sud au Nord... Au nord, à quelques centaines de mètres de ce croisement, je m'enfonce sur un nouveau chemin, c'est le premier mai 2008. Bernard Chérot, un vrai collectionneur d'*art brut*, avait loué une auto à Schéremétievo 2... E. G., jouant un jeu trouble, nous accompagnait. Nous avons rencontré Guénady chez lui. Ce même Guénady, chauffeur de l'hôpital et l'ami de Lobanov depuis 1965 qui en janvier nous ouvrait son garage.

Ce garage qui ne lui appartient plus, il est à la retraite.

Dans ce garage, alors que quelques minutes plus tôt, je lui affirmais qu'il n'y avait plus de Lobanov à l'hôpital, il s'exclamait que lui, il en avait plein des Lobanov. En effet, en ce début février 2008, il y avait plus de 120 Lobanov et non des moindres dans ce garage qui les sauvegardait depuis plus de 20 ans souvent

par -30° en hiver et 40° au cœur de l'été russe !

Délavés, oubliés... Il y en avait même un, tout petit, accroché tout en haut de la porte en fer vieux rose, un Staline. Les œuvres appartenaient au garage. Le nouveau chauffeur n'y avait vu que de l'air et Guénady aussi



Lobanov en mourant laissait sur son lieu de vie des papiers abîmés par l'humidité, comme ces fresques blanchies qui ornent encore cette église abandonnée de l'autre côté du croisement. Église au clocher percé et branlant, qui s'élève au-dessus des champs couleurs du printemps.

Le livre est encore ouvert à tous vents

Il était sourd et muet, d'accord, depuis qu'il avait trois ou quatre ans, débile aussi, mais de l'habileté graphique et de l'imagination, il ne les avait pas perdus.

Il a résisté à toutes les mes-aides, le petit Lobanov, car il était aussi petit en taille. - il n'a pas pu faire autrement que de fuir l'éphémère de la vie :

- sa ville natale avec sa famille, dès 1937,
- la Russie en guerre qui a vu la mort de son père en 1945,
- il a hurlé comme un fou pendant 20 ans...
- hurlant à la mort, rejetant sa mère qui mourra au moment même où il se met à dessiner, **C'est l'effondrement, l'implosion, l'abandon et même la remise de lui-même à un autre. Cet Autre seront son œuvre et Guénady et à la fin d'autres amis. Guénady raconte très bien sa rencontre mais aussi ses échanges avec Lobanov tout au long de ces années simples.**
- il s'est mis à chanter la vie... Miroir tendu, vidé de lui – même, sa mère va mourir. Désespérée,

bravant l'interdiction elle est encore venue voir une dernière fois son fils perdu et fort, en ce milieu des années 60. Elle n'avait plus rien, elle lui a demandé de l'argent, à lui - mais le fils abandonné



préfère déchirer les billets, il façonne déjà des images. « Dessins coloriés » à l'aide de ces godets de gouaches bon marché pour écoliers, des encres ou crayons de couleur, même au bic dont parfois il extrait l'encre. Images, recopiées, décalquées ou copiées encore et encore revisitées. Et cela jusqu'à la fin 1999. Quarante ans d'une œuvre à l'éloge de l'URSS. Une œuvre qui lui valait sa notoriété à Afonino. Une œuvre incontestée et incontestable... Elisabeth Gessat-Anstett parle très bien de cet effort de guerre valorisé dont la traînée telle la queue d'une comète se prolonge dans les arrières pays mélancoliques, jusqu'à maintenant.

La femme de Guénady sait le dire aussi et le personnel de l'hôpital reconnaissent en Guénady une figure enjouée et exceptionnelle d'empathie. Il serait important de filmer, non seulement le témoignage de l'ancien chauffeur, mais sa vie de chasseur et Afonino sous la neige ou le soleil du printemps tardif ou les rumeurs de l'automne précoce. Cette vie qui aurait pu être de celle de Lobanov ou celle des autres pensionnaires de ce petit hôpital de campagne. Entre le personnel et les patients, peu de distances...

Puis ce seront les circonstances qui ont accompagnés **le décrochage des œuvres du garage**, après notre passage en février 2008. E. G. et ses manigances à la russe avec le fondateur du Musée des outsiders de Moscou, autre figure emblématique dominante... et moi, toujours pas collectionneuse, j'invite en Russie cet autre vrai collectionneur, Bernard Chérot le 1^{er} mai 2008... J'aimerais savoir ce que sont devenus plus de la moitié des Lobanov qui étaient dans le garage. J'avais donné 4000 € à E.G., pour m'assurer des bons services de Guénady et qu'il ne se sente pas exploité, alors que le directeur N. Mossin me poussait à les emporter tout de suite ! Finalement, pour cette somme je me suis vue remise 5 Lobanov tout à fait lambda à grands renforts de circonvolutions verbales... que Bernard Chérot m'a rachetés à prix coûtant sauf un que j'ai gardé en souvenir et que je trouve particulièrement beau avec ses traces d'oubli ! Il est étonnant de constater que les Lobanov du garage sont à dominante jaune. Je pense que les verts et les bleus se sont évanouis sous les plastiques humides laissant aux pigments jaune vif et aux crayons de couleur, la première place.

Les initiatives viennent de l'Ouest et sur place nous nous laissons presque volontairement pigeonner ! Cela aussi est une constante chez moi... Lobanov, lui a distribué son œuvre à tous vents mais l'espace était limité !

Le vide juridique qui entoure ce type d'œuvre jusqu'à aujourd'hui est entretenu à des fins inavouées. À moins que je ne sois une indéfectible idéaliste ! Une imbécile heureuse sans voix !



Il faudrait partir à la recherche des Lobanov qui traînent chez les plus anciens d'Afonino, recueillir les souvenirs de ceux qui l'ont vu vivre. Le témoignage malheureusement « adapté » maintenant du Dr Schestakov qui était à Afonino de 1975 à 1997. Ceux du Directeur N. Mossin et de Larissa – (Larissa n'a pas peur de raconter ce qui s'est vraiment passé les dernières années de la vie de leur pensionnaire. Elle n'a pas peur de dénoncer les abus et les indélicatesses. Il y a eu une sorte de « captation d'héritage » de la part du petit enseignant en *psychiatrie* qui, s'il n'avait pas dépassé les limites serait aujourd'hui, le seul détenteur des œuvres de Lobanov : Un sacré fromage. Mais voilà, à force de prendre les autres pour des imbéciles, on est pris à son propre piège) - ou du psychiatre qui était là lors de notre venue en octobre 2000 et bien sûr du personnel infirmier. Toute une étude de terrain dans ce microcosme, si isolé qu'il en devient un authentique conservatoire. Il faudrait aller vite car maintenant, la situation se stabilise. Nous avons appris, de part et d'autre de l'ancien rideau de fer, en 20 ans, à nous connaître, mais aussi parce que ma venue en septembre 2007, avec mon livre et ma version des faits a révélé à la direction de l'Hôpital l'envergure de leur ancien pensionnaire... et même s'ils étaient là pour soigner et rien d'autre, ils restent les détenteurs d'une bien belle histoire. Afonino a une place à conquérir, à mettre à jour. Il n'en demeure pas moins qu'en arrière plan, il y a un business latent qui s'organise dans un silence opaque.

Le passeur d'image était aussi un grand résistant Lobanov n'est pas mort en 1997, lorsque cette imbécile « famine » a décimé les pensionnaires de l'hôpital. Imbécile car, un changement de régime administratif a privé pendant de longs mois, l'hôpital de ses ressources habituelles. Le sovkhos a pallié au désastre mais les patients hommes n'ont pu s'habituer au nouveau régime et les 3/4 sont morts de faim, les femmes ont résisté et on n'a dénombré chez elles aucun décès ! Un dialogue avec Larissa (vice directrice d'Afonino) serait éloquent à bien des égards. La presse de Iaroslavl ayant comparé Afonino, en la circonstance, à Buchenwald ! D'ailleurs cet événement inspira les prédateurs. Il y a dans la Russie désorganisée et démantelée de l'après-guerre froide, bien des dérives...

Finalement dépouillé de tout et malade depuis de longs mois, dans ce bâtiment de briques blanches, Lobanov a été déclaré mort à l'aurore du 23 avril 2003. Il n'y avait, plus aucune œuvre dans l'hôpital où il avait pourtant vécu plus de cinquante ans !



Tenter d'expliquer l'œuvre :

Il m'est impossible de dissocier l'œuvre de la vie d'Alexandre Lobanov. Le travail d'A. P. Lobanov est d'autant plus intéressant qu'il met à jour **l'iconographie soviétique en regard de la maladie psychique...** Staline était mort 10 ans plus tôt, quand Lobanov aborde son oeuvre !

Cette œuvre est l'une des plus significative.

Le plus étonnant ce sont les tenants du courant de l'anti-psychiatrie encore nombreux, et bien d'autres simples citoyens qui considèrent en regardant une œuvre de Lobanov, prise au hasard, qu'il a été abusivement interné et que bien sûr ce n'était pas un psychotique... tout au plus autiste et cela dû à sa surdité-mutité. Il est évident que cette surdité précoce n'a pas facilité l'adaptation de Lobanov, bien au contraire.

Mais qui peut imaginer qu'un artiste puisse peindre et dessiner pendant plus de 30 ans le même sujet avec la même obsession. À moins d'être un imposteur cela n'est pas envisageable.

- Il copiait et décalquait les magazines d'armes de chasse de guerre qui sont vendus dans les kiosques de Iaroslavl, - il utilisait les images de propagande. - Il a recopié le graphisme de l'alphabet cyrillique, l'a décalqué même, il oubliait des barres parfois !

Quel artiste pourrait s'enfermer à ce point ? L'œuvre est magistralement homogène, plombée, aussi bien le corpus des peintures sur papier que le corpus photographique. Plus de trente ans pratiquement sans changement sinon le glissement de la représentation des idoles, Staline, Lénine ou autres généraux vers **son autoportrait**.



Tout l'espace est imprégné, dessiné, scandé d'objets ornementés et recomposés dans une nature stéréotypée. Vers la fin les peintures, me semble-t-il, se remplissent plus encore de petits Lobanov chasseurs, ornementant les lettres de son nom.

Les dernières années l'habileté graphique atteint son apogée tandis que les sujets s'appauvrissent et les formats des papiers diminuent.

Lobanov ne tremblait pas, il n'a jamais pris de neuroleptiques ni aucun médicaments tout au plus des vitamines !

Il n'y a pratiquement pas de représentations de femmes et les quelques peintures de femmes sont étonnantes :



Les œuvres les plus abouties sont remarquables par la richesse des cadres successifs, à la manière des icônes. Paradoxalement les plus belles oeuvres n'ont pas de cadre et souvent aussi, j'ai remarqué l'absence de signature : comme ci Lobanov reconnaissait comme tout artiste que telle œuvre se suffisait à elle-même et que des éléments décoratifs affaibliraient le chef d'œuvre.

Comme chez tout grand artiste, si l'ensemble de l'œuvre est tout à fait remarquable, il n'en demeure pas moins que l'on compte sur quelques doigts les œuvres majeures.

L'œuvre peinte ou « dessins coloriés » est de l'ordre de 500, sans compter les cahiers qui j'ose espérer ne seront pas effeuillés, déflorés par ses abusifs détenteurs... On dénombre plus de 200 photos différentes. Lobanov est allé se faire photographier et payait les épreuves avec son salaire. Depuis sa retraite que je suppose aurait du être effective vers 1980, le personnel partageait tout avec les patients et apportait à Lobanov ce dont il avait besoin et cela jusqu'en 1999, date à laquelle il reçut enfin sa pension pour ses 75 ans.

Il faudrait filmer aussi et **la tombe de Lobanov** qui du fait de l'imposture d'INYE est d'ores et déjà à l'abandon et la photo émaillée chapardée. Il n'en demeure pas moins que grâce à ses relations et une signature officielle, Vladimir a réussi à se faire remettre pendant un an, le dossier médical de Lobanov !

Pour ma part, ayant sollicité, non sans mal, La Collection de l'art brut de Lausanne depuis 2001 où notre collectionneur s'était précipité dès son retour de Russie, j'ai enfin réussi à faire venir Lucienne Peiry, sa directrice, à Iaroslavl en juin 2006 - j'ai fait un aller et retour de Hanoi à cette fin.

Après l'exposition de Lausanne qui s'est tenue de février à la fin mai 2007, j'ai rapporté – moi même et non sans avoir utilisé quelques ruses, à contre cœur, **la valise de Lobanov** à Vladimir Gavrilov, puisque aucun organisme officiel n'a voulu prendre le moindre risque en s'en chargeant – puisque chacun ou presque voulait en devenir le détenteur exclusif sans en référer à aucun autre et que l'hôpital considère que ce n'est pas dans ses fonctions...

- J'ai arraché quelques œuvres pour continuer le travail que j'avais entrepris dès 1999, à savoir des expositions en Europe. Grâce à mon « imposture » une nouvelle voie s'est ouverte échappant aux grands Musées. L'exposition à Randers a eu lieu de août à octobre 2007. Cette dernière ayant été promise par Lucienne Peiry au Gaia Museum de Randers... je m'en suis acquittée, au moment où je rapportais la valise à contre cœur, ... Trois autres ont eu lieu en Estonie, une autre est prévue au Sénat à Paris et à Toulouse etc.

La discordance fondamentale réside dans - le décalage évident entre la situation du grand public russe vivant ailleurs qu'à Moscou, qui reste le plus souvent peu informé et pour qui la maladie mentale reste marginale et sans intérêt. Il est vrai que la psychose ne touche qu'1% de la population mondiale.

Irina Rehovsky créatrice de la section « outsider » au Musée des Beaux-Arts de Iaroslavl



- La position ambiguë du Dr Gavrilov qui en cherchant à étayer ses cours s'est penché sur une discipline qui relève de la psychopathologie de l'expression et qui brutalement dans ce fatras anarchique découvre progressivement qu'il a entre les mains une œuvre qu'il peut exploiter et en tirer bien des profits.

- Et à l'Ouest rien de nouveau, il y a des Musées des collections d'art mais aussi brutes et un marché naissant dès 1995.

- Puis, moi même grain de sable dans les rouages, puisque, je ne suis pas collectionneuse, Je ne cherche pas à faire de l'argent, je suis artiste et fille de psychotique et je désire profondément créer une FONDATION FRANCO-RUSSE autour de cette œuvre exemplaire et d'autant plus que j'ai largement participé à la faire connaître et que sans la France et sa **Madeleine Lommel et l'ARACINE**, je ne sais pas si Lobanov aurait cette place qu'il a d'ores et déjà.

Hanoi, le 4 juin 2009

